

## La Peur

Guy de Maupassant

Le train filait, à toute vapeur, dans les ténèbres.

Je me trouvais seul, en face d'un vieux monsieur qui regardait par la portière. On sentait fortement le phénol dans ce wagon du P.-L.-M., venu sans doute de Marseille.

C'était par une nuit sans lune, sans air, brûlante. On ne voyait point d'étoiles, et le souffle du train lancé nous jetait à la figure quelque chose de chaud, de mou, d'accablant, d'irrespirable.

Partis de Paris depuis trois heures, nous allions vers le centre de la France sans rien voir des pays traversés.

Ce fut tout à coup comme une apparition fantastique. Autour d'un grand feu, dans un bois, deux hommes étaient debout.

Nous vîmes cela pendant une seconde: c'était, nous sembla-t-il, deux misérables, en haillons, rouges dans la lueur éclatante du foyer, avec leur faces barbues tournées vers nous, et autour d'eux, comme un décor de drame les arbres verts, d'un vert clair et luisant, les troncs frappés par le vif reflet de la flamme, le feuillage traversé, pénétré, mouillé par la lumière qui coulait dedans.

Puis tout redevint noir de nouveau.

Certes, ce fut une vision fort étrange! Que faisaient-ils dans cette forêt, ces deux rôdeurs? Pourquoi ce feu dans cette nuit étouffante?

Mon voisin tira sa montre et me dit:

«Il est juste minuit, monsieur, nous venons de voir une singulière chose.»

J'en convins et nous commençâmes à causer, à chercher ce que pouvaient être ces personnages: des malfaiteurs qui brûlaient des preuves ou des sorciers qui préparaient un philtre? On n'allume pas un feu pareil à minuit, en plein été, dans une forêt, pour cuire la soupe? Que faisaient-ils donc?

Nous ne pûmes rien imaginer de vraisemblable.

Et mon voisin se mit à parler.

C'était un vieil homme dont je ne parvins point à déterminer la profession. Un original assurément, fort instruit, et qui semblait peut-être un peu détraqué.

# O Medo<sup>1</sup>

Guy de Maupassant

Tradução de Diana Amorim\*

O comboio corria, a todo o vapor, pelas trevas.

Encontrava-me sozinho, em frente de um homem idoso que olhava pela porta. Cheirava muitíssimo a fenol nessa carruagem do P.-L.-M., que vinha talvez de Marselha.

· Estava uma noite sem lua, sem ar, escaldante.

Não se viam quaisquer estrelas, e o resfolegar do comboio lançado atirava-nos para o rosto algo de quente, mole, opressivo, irrespirável.

Sáidos de Paris há três horas, dirigíamo-nos para o centro da França sem nada vermos dos lugares percorridos.

Foi de repente como uma aparição fantástica. Em redor de uma grande fogueira, num bosque, dois homens estavam de pé.

Vimos esta cena durante um segundo: eram, parecera-nos, dois mendigos, vestidos de farrapos, vermelhos à luz do lume, com os seus rostos barbudos virados para nós, e, em torno deles, como um cenário dramático as árvores verdes, de um verde claro e luzidio, os troncos batidos pelo vivo reflexo da chama, a folhagem atravessada, penetrada, molhada pela luz que escorria no seu interior.

Em seguida tudo ficou negro novamente.

Sem dúvida, fora uma visão muito estranha! Que faziam eles nessa floresta, esses vagabundos? Porquê esse lume no seio dessa noite abafada?

O meu vizinho retirou o relógio e disse-me:

– É meia-noite em ponto, senhor, acabámos de ver algo singular.

Concordei e começámos a conversar, a procurar o que poderiam ser essas personagens: malfetores que queimavam provas ou bruxos que preparavam um sortilégio? Não se acende uma fogueira daquelas à meia-noite, em pleno Verão, numa floresta, para fazer sopa? Que fariam eles então?

\* Aluna de Tradutores e Intérpretes na Universidade Lusófona de Humanidades e Tecnologias.

Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie?

Il disait:

– Je suis content d'avoir vu cela. J'ai éprouvé pendant quelques minutes une sensation disparue !

Comme la terre devait être troublante autrefois, quand elle était si mystérieuse! À mesure qu'on lève les voiles de l'inconnu, on dépeuple l'imagination des hommes. Vous ne trouvez pas, monsieur, que la nuit est bien vide et d'un noir bien vulgaire depuis qu'elle n'a plus d'apparitions.

On se dit: « Plus de fantastique, plus de croyances étranges, tout l'inexpliqué est explicable. Le surnaturel baisse comme un lac qu'un canal épuise; la science, de jour en jour, recule les limites du merveilleux.»

Eh bien, moi, monsieur, j'appartiens à la vieille race qui aime à croire. J'appartiens à la vieille race naïve accoutumée à ne pas comprendre, à ne pas chercher, à ne pas savoir, faite aux mystères environnants et qui se refuse à la simple et nette vérité.

Oui, monsieur, on a dépeuplé l'imagination en supprimant l'invisible. Notre terre m'apparaît aujourd'hui comme un monde abandonné, vide et nu. Les croyances sont parties qui la rendaient poétique.

Quand je sors la nuit, comme je voudrais frissonner de cette angoisse qui fait se signer les vieilles femmes le long des murs des cimetières et se sauver les derniers superstitieux devant les vapeurs étranges des marais et les fantasques feux follets! Comme je voudrais croire à ce quelque chose de vague et de terrifiant qu'on s'imaginait sentir passer dans l'ombre!

Comme l'obscurité des soirs devait être sombre, terrible autrefois, quand elle était pleine d'êtres fabuleux, inconnus, rôdeurs, méchants, dont on ne pouvait deviner les formes, dont l'appréhension glaçait le cœur, dont la puissance occulte passait les bornes de notre pensée, et dont l'atteinte était inévitable!

Avec le surnaturel, la vraie peur a disparu de la terre, car on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. Les dangers visibles peuvent émouvoir, troubler, effrayer. Qu'est cela auprès de la convulsion que donne à l'âme la pensée qu'on va rencontrer un spectre errant, qu'on va subir l'étreinte d'un mort, qu'on va voir accourir une de ces bêtes effroyables qu'inventa l'épouvante des hommes – Les ténèbres me semblent claires depuis qu'elles ne sont plus hantées.

Et la preuve de cela, c'est que si nous nous trouvions seuls tout à coup dans ce bois, nous serions poursuivis par l'image des deux êtres singuliers qui viennent de nous apparaître dans l'éclair de leur foyer, bien plus que par l'appréhension d'un danger quelconque et réel.

\*\*\*

Nada pudemos imaginar de verosímil.

E o meu vizinho pôs-se a falar.

Era um homem velho cuja profissão não consegui determinar. Certamente um excêntrico muito instruído, e que parecia talvez um pouco desequilibrado.

Mas saberemos nós quem são os sábios e quem são os loucos, nesta vida onde a razão deveria muitas vezes chamar-se tolice e a loucura chamar-se génio?

Dizia ele:

– Fico contente de ter visto isso. Senti durante alguns minutos uma sensação já desaparecida!

Como a Terra devia ser perturbadora outrora, quando era tão misteriosa! À medida que se levantam os véus do desconhecido, despovoam-se a imaginação dos homens. Não lhe parece, senhor, que a noite está tão vazia e de um negro bem vulgar desde que já não há aparições?

É costume dizer-se: – Não mais fantástico, não mais crenças estranhas, todo o inexplicável é explicável. O sobrenatural decresce como um lago que um canal esgotasse; a ciência, de dia para dia, ganha terreno aos limites do maravilhoso.

Pois eu, senhor, pertenço à velha guarda que gosta de crer. Pertenço à velha raça ingénuo habituada a não compreender, a não procurar, a desconhecer, habituada aos mistérios que nos rodeiam, e que recusa a simples e clara verdade.

Sim, caro senhor, despovoámos o imaginário ao suprimir o invisível. O nosso mundo parece-me hoje um lugar abandonado, vazio e nu. As crenças que o tornavam poético desvaneceram-se.

Quando saio à noite, como gostaria de ter calafrios com essa angústia que obriga as velhas a benzerem-se ao percorrerem os muros dos cemitérios e os últimos supersticiosos a fugir face aos estranhos vapores dos pântanos e aos extraordinários fogos-fátuos! Como eu desejava acreditar nessa coisa vaga e terrífica que nós imaginávamos sentir passar na sombra!

Como a escuridão das noites devia ser sombria, terrível antigamente, quando estava repleta de seres fabulosos, desconhecidos, vagabundos, malfeitores, cujas formas não podíamos decifrar, com o coração petrificado pelo temor, cujo poder oculto ultrapassava os limites do nosso pensamento, e cuja espera era inevitável!

Com o sobrenatural, o medo verdadeiro desapareceu da face da Terra, visto que só temos realmente medo daquilo que não compreendemos. Os perigos visíveis podem inquietar, perturbar, assustar. Que importância tem isso perto da convulsão que dá à alma a ideia de que vamos encontrar um espectro errante, que vamos ser abraçados por um morto, que veremos dirigir-se a nós um desses seres pavorosos inventado pelo pânico dos homens? As trevas parecem-me transparentes desde que deixaram de ser assombradas.

Il répéta: «On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas.»

Et tout à coup un souvenir me vint, le souvenir d'une histoire que nous conta Tourgueniev, un dimanche, chez Gustave Flaubert.

L'a-t-il écrite quelque part, je n'en sais rien.

Personne plus que le grand romancier russe ne sut faire passer dans l'âme ce frisson de l'inconnu voilé, et, dans la demi-lumière d'un conte étrange, laisser entrevoir tout un monde de choses inquiétantes, incertaines, menaçantes.

Avec lui, on la sent bien, la peur vague de l'Invisible, la peur de l'inconnu qui est derrière le mur, derrière la porte, derrière la vie apparente. Avec lui, nous sommes brusquement traversés par des lumières douteuses, qui éclairent seulement assez pour augmenter notre angoisse.

Il semble nous montrer parfois la signification de coïncidences bizarres, de rapprochements inattendus de circonstances en apparence fortuites, mais que guiderait une volonté cachée et sournoise. On croit sentir, avec lui, un fil imperceptible qui nous guide d'une façon mystérieuse à travers la vie, comme à travers un rêve nébuleux dont le sens nous échappe sans cesse.

Il n'entre point hardiment dans le surnaturel, comme Edgar Poe ou Hoffmann; il raconte des histoires simples où se mêle seulement quelque chose d'un peu vague et d'un peu troublant.

Il nous dit aussi, ce jour-là: «On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point.»

Il était assis, ou plutôt affaissé dans un grand fauteuil, les bras pendants, les jambes allongées et molles, la tête toute blanche, noyé dans ce grand flot de barbe et de cheveux d'argent qui lui donnait l'aspect d'un Père éternel ou d'un fleuve d'Ovide.

Il parlait lentement, avec une certaine paresse qui donnait du charme aux phrases et une certaine hésitation de la langue un peu lourde qui soulignait la justesse colorée des mots. Son oeil pâle, grand ouvert, reflétait, comme un oeil d'enfant, toutes les émotions de sa pensée.

Il nous raconta ceci: Il chassait, étant jeune homme, dans une forêt de Russie. Il avait marché tout le jour et il arriva, vers la fin de l'après-midi, sur le bord d'une calme rivière. Elle coulait sous les arbres, dans les arbres, pleine d'herbes flottantes, profonde, froide et claire.

Un besoin impérieux saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et s'élança dans le courant. C'était un très grand et très fort garçon, vigoureux et hardi nageur. Il se laissait flotter doucement, l'âme tranquille, frôlé par les herbes et les racines, heureux de sentir contre sa chair le glissement léger des lianes. Tout à coup une main se posa sur son épaule.

Il se retourna d'une secousse et il aperçut un être effroyable qui le regardait avidement.

E a prova disso, é que se nos encontrássemos de repente sozinhos nesse bosque, seríamos perseguidos pela imagem dos dois seres curiosos que mesmo agora surgiram no clarão do lume, bem mais do que pelo receio de um perigo qualquer e real.

\*\*\*

Repetira: – Temos realmente medo apenas daquilo que não entendemos.

E de repente lembrei-me de algo, de uma história que nos contara Turgueniev, num domingo, em casa de Gustave Flaubert<sup>2</sup>.

Tê-la-á escrito nalgum lado, nada sei.

Ninguém mais do que o grande romancista russo soube transmitir na alma esse arrepio do desconhecido oculto, e na meia-luz de um estranho conto, deixar vislumbrar o mundo inteiro de coisas inquietantes, incertas, ameaçadoras.

Com ele, sentimo-lo bem, o medo vago do Invisível, o temor do desconhecido que está por detrás do muro, da porta, da vida aparente. Com ele, somos subitamente trespassados por luminosidades duvidosas, que iluminam apenas o suficiente para fazer crescer a nossa angústia.

Parece, por vezes, revelar-nos o significado de coincidências bizarras, de aproximações inesperadas de circunstâncias aparentemente fortuitas, mas que seriam guiadas por uma vontade oculta e dissimulada. Parecemos apercebermo-nos, com ele, de um fio imperceptível que nos conduz de uma forma misteriosa pela vida, como se através de um sonho nebuloso cujo sentido nos escapa permanentemente.

Não penetra declaradamente no sobrenatural, como Edgar Poe ou Hoffmann; conta histórias simples onde se mistura apenas algo um pouco vago e perturbador.

Diz-nos igualmente, nesse dia: «Temos apenas realmente medo daquilo que não compreendemos.»

Estava sentado, ou melhor prostrado numa enorme poltrona, os braços descaídos, as pernas esticadas e moles, a cabeça toda branca, imerso nesse grande fluxo de barba e de cabelos cor de prata que lhe dava um ar de um Pai eterno ou de um rio de Ovídio.

Falava lentamente, com uma certa preguiça que atribuía um certo encanto às frases e uma certa hesitação da língua, um pouco pesada, que realçava a precisão colorida das palavras. O seu olho pálido, muito aberto, reflectia, como o olho de uma criança, todas as emoções do seu pensamento.

Contou-nos o seguinte: Andava a caçar, ainda jovem rapaz, numa floresta na Rússia. Tinha caminhado o dia todo e chegara, no final da tarde, à beira de um rio calmo. Este corria sob as árvores, dentro delas, cheio de ervas à superfície, profundo, frio e claro.

Uma necessidade irresistível apoderou-se do caçador para que se lançasse nessa água transparente. Despiu-se e saltou para a corrente. Era um rapaz muito

Cela ressemblait à une femme ou à une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée, grimaçante et qui riait. Deux choses innommables, deux mamelles sans doute, flottaient devant elle, et des cheveux démesurés, mêlés, roussis par le soleil, entouraient son visage et flottaient sur son dos.

Tourgueniev se sentit traversé par la peur hideuse, la peur glaciale des choses surnaturelles. Sans réfléchir, sans songer, sans comprendre, il se mit à nager éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et il lui touchait le cou, le dos, les jambes, avec des petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d'épouvante, toucha la berge, enfin, et s'élança de toute sa vitesse à travers le bois, sans même penser à retrouver ses habits et son fusil.

L'être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui, et grognant toujours. Le fuyard, à bout de forces et perclus par la terreur, allait tomber, quand un enfant qui gardait des chèvres accourut, armé d'un fouet; il se mit à frapper l'affreuse bête humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Tourgueniev la vit disparaître dans le feuillage, pareille à une femme de gorille.

C'était une folle, qui vivait depuis plus de trente ans dans ce bois, de la charité des bergers, et qui passait la moitié de ses jours à nager dans la rivière.

Le grand écrivain russe ajouta: «Je n'ai jamais eu si peur de ma vie, parce que je n'ai pas compris ce que pouvait être ce monstre.»

\*\*\*

Mon compagnon, à qui j'avais dit cette aventure, reprit:

– Oui, on n'a peur que de ce qu'on ne comprend pas. On n'éprouve vraiment l'affreuse convulsion de l'âme, qui s'appelle l'épouvante que lorsque se mêle à la peur un peu de la terreur superstitieuse des siècles passés. Moi, j'ai ressenti cette épouvante dans toute son horreur, et cela pour une chose si simple, si bête que j'ose à peine la dire.

Je voyageais en Bretagne, tout seul, à pied. J'avais parcouru le Finistère, les landes désolées, les terres nues où ne pousse que l'ajonc, à côté des grandes pierres sacrées, des pierres hantées. J'avais visité la veille la sinistre pointe du Raz, ce bout du vieux monde, où se battent éternellement deux océans, l'Atlantique et la Manche; j'avais l'esprit plein de légendes, d'histoires lues ou racontées sur cette terre des croyances et des superstitions.

Et j'allais de Penmarch à Pont-l'Abbé, de nuit. Connaissez-vous Penmarch? Un rivage plat, tout plat, tout bas, plus bas que la mer, semble-t-il. On la voit partout, menaçante et grise, cette mer pleine d'écueils baveux comme des bêtes furieuses.

alto e forte, nadador robusto e intrépido. Deixava-se flutuar devagar, a alma tranquila, levemente tocado pelas ervas e raízes, feliz de sentir sobre a sua pele o leve deslizar das lianas. De repente uma mão posou no seu ombro.

Virou-se bruscamente e descobriu um ser medonho que olhava para ele avidamente.

Parecia-se com uma mulher ou com uma macaca. Tinha uma fisionomia enorme, franzida, caricata, e ria. Duas coisas indizíveis, talvez duas tetas, flutuavam à sua frente, e uns cabelos desmedidos, enredados, russos pelo Sol, envolviam o seu rosto e flutuavam-lhe pelas costas.

Turgueniev sentiu-se possuído pelo medo hediondo, pelo temor glacial das coisas sobrenaturais. Sem pensar, sem reflectir, sem entender, pôs-se a nadar desesperadamente para a margem do rio. Mas o monstro nadava ainda mais depressa e tocava-lhe no pescoço, nas costas, nas pernas, com pequenas risadas de alegria. O jovem rapaz, louco de pânico, alcançou a margem do rio, por fim, e lançou-se a toda a velocidade pelo bosque fora, sem mesmo pensar em procurar as suas roupas e a sua espingarda.

O ser pavoroso seguiu-o, correndo tão depressa quanto ele e grunhindo sempre. O fugitivo, sem forças e paralisado pelo terror, ia cair, quando uma criança que guardava cabras o acudiu, com um chicote na mão; pôs-se a bater na horrível besta humana, que fugiu gritando de dor. E Turgueniev viu-a desaparecer entre a folhagem, semelhante a uma gorila fêmea.

Tratava-se de uma louca, que vivia há mais de trinta anos nesse bosque, da caridade dos pastores, e que passava metade dos seus dias a nadar no rio.

O grande escritor russo acrescentou: «Nunca tive tanto medo em toda a minha vida, porque não percebi o que poderia ser esse monstro.»

\*\*\*

O meu companheiro, a quem eu tinha contado esta aventura, retomou:

– Sim, só temos medo daquilo que não se compreende. Só experimentamos verdadeiramente a horrível convulsão da alma, que se chama o pavor, quando se junta ao medo uma certa dose de terror supersticioso dos séculos passados. Eu senti esse pavor em todo o seu horror, por causa de algo tão simples, tão ridículo que mal o consigo dizer.

Viajava pela Bretanha, sozinho, a pé. Tinha percorrido o Finisterra, os pinhais extensos, as terras desertas onde só cresce o junco, perto das grandes pedras sagradas, assombradas. Tinha visitado na véspera a sinistra ponta do Raz, esse pedaço de velho mundo, onde se degladiam eternamente dois oceanos, o Atlântico e a Mancha; tinha o espírito repleto de lendas, de histórias lidas ou contadas nessa terra das crenças e das superstições.

J'avais dîné dans un cabaret de pêcheurs, et je marchais maintenant sur la route droite, entre deux landes. Il faisait très noir.

De temps en temps, une pierre druidique, pareille à un fantôme debout, semblait me regarder passer, et peu à peu entraînait en moi une appréhension vague; de quoi – Je n'en savais rien. Il est des soirs où on se croit frôlé par des esprits, où l'âme frissonne sans raison, où le cœur bat sous la crainte confuse de ce quelque chose d'invisible que je regrette, moi.

Elle me semblait longue, cette route, longue et vide interminablement.

Aucun bruit que le ronflement des flots, là-bas, derrière moi, et parfois ce bruit monotone et menaçant semblait tout près, si près que je les croyais sur mes talons, courant par la plaine avec leur front d'écume, et que j'avais envie de me sauver, de fuir à toutes jambes devant eux.

Le vent, un vent bas soufflant par rafales, faisait siffler les ajoncs autour de moi. Et bien que j'allasse très vite j'avais froid dans les bras et dans les jambes, un vilain froid d'angoisse.

Oh! comme j'aurais voulu rencontrer quelqu'un, parler à quelqu'un. Il faisait si noir que je distinguais à peine la route, maintenant.

Et tout à coup j'entendis devant moi, très loin, un roulement. Je pensai: «Tiens, une voiture.» Puis je n'entendis plus rien.

Au bout d'une minute je perçus distinctement le même bruit, plus proche.

Je ne voyais aucune lumière cependant; mais je me dis: «Ils n'ont pas de lanterne. Quoi d'étonnant dans ce pays sauvage! »

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit. Il était trop grêle pour que ce fût une charrette; et je n'entendais point d'ailleurs le trot du cheval, ce qui m'étonnait, car la nuit était calme.

Je cherchais: «Qu'est-ce que cela?» Il approchait toujours; et brusquement une crainte confuse, stupide, incompréhensible me saisit. – Qu'est-ce que cela?

Il approchait très vite, très vite! Certes, je n'entendais rien qu'une roue – aucun battement de fers ou de pieds – rien. – Qu'était-ce que cela?

Il était tout près, tout près. Je me jetai dans un fossé par un mouvement de peur instinctive, et je vis passer, contre moi, une brouette, qui courait... toute seule, personne ne la poussant... Oui... une brouette... toute seule !...

Mon cœur se mit à bondir si violemment que je m'affaissai sur l'herbe, et j'écoutais le roulement de la roue qui s'éloignait, qui s'en allait vers la mer. Et je n'osais plus me lever, ni marcher, ni faire un mouvement; car si elle était revenue, si elle m'avait poursuivi, je serais mort de terreur.

Je fus longtemps à me remettre, bien longtemps. Et je fis le reste du chemin avec une telle angoisse dans l'âme que le moindre bruit me coupait l'haleine.

Est-ce bête, dites – Mais quelle peur!

E ia de Penmarch a Pont-l'Abbé, de noite. Conhece Penmarch? Uma costa plana, totalmente plana, muito baixa, abaixo do nível do mar, ao que parece. Vêmo-lo por todo o lado, ameaçador e cinzento, esse mar de escolhos escorregadios como animais enraivecidos.

Tinha jantado numa taberna de pescadores, e caminhava agora pela estrada plana, entre dois pinhais. Estava muito escuro.

De tempos a tempos, um dólmen, como um fantasma em pé, parecia ver-me passar, e pouco a pouco senti-me possuído por uma vaga apreensão; de quê? Não o sabia de todo. Existem noites em que nos julgamos tocados por espíritos, em que a alma estremece sem motivo, em que o coração bate devido ao receio confuso de qualquer coisa de invisível de que sinto saudades.

Parecia-me longa, essa estrada, longa e vazia, interminavelmente.

Mais nenhum ruído para além do estrondo das ondas, ao fundo, atrás de mim, e, por vezes, esse barulho monótono e ameaçador parecia-me muito próximo, tão próximo que as julgava no meu encalço, correndo pela planície com a sua frente de espuma, e tinha vontade de me evadir, de fugir a sete pés diante delas.

O vento, um vento baixo soprando por rajadas, fazia assobiar os juncos em meu redor. E se bem que eu andasse muito depressa tinha frio nos braços e nas pernas, um terrível frio angustiante.

Oh! Como teria querido encontrar alguém, falar com alguém. Estava tão escuro que eu mal distinguia a estrada, nessa altura.

E de repente ouvi à minha frente, muito longe, um rolar. Pensava: «Olha, uma carroça.» Então não ouvi mais nada.

Ao fim de um minuto apercebi-me claramente do mesmo barulho, mais próximo.

No entanto não via nenhuma luz; mas disse para mim mesmo: «Eles não têm lanterna. Nada de espantoso neste país selvagem!»

O ruído parou mais uma vez, e depois recomeçou. Era demasiado agudo para ser de uma carroça; e não ouvia aliás o trote do cavalo, o que me espantava, porque a noite estava calma.

Procurava: «O que é isto?» Continuava a aproximar-se; e, de repente, um receio confuso, estúpido, incompreensível apoderou-se de mim. – O que é isto?

Aproximava-se muito depressa, muito depressa! Na verdade, não ouvia mais do que uma roda, nenhum bater de ferros ou de pés, nada. – O que era aquilo?

Estava muito perto, muito perto. Lancei-me numa vala, com um impulso de medo instintivo, e vi passar, ao meu lado, um carrinho de mão, que corria... sozinho..., ninguém o empurrava... Sim... um carrinho de mão... sozinho!

O meu coração pôs-se a saltar com tanta violência que me prostrei sobre a erva, e escutei o rolar da roda que se afastava, que partia em direcção ao mar. E não ousava mais levantar-me, nem andar, nem fazer qualquer movimento; pois se ela tivesse voltado, se me tivesse perseguido, eu teria morrido de terror.

En y réfléchissant, plus tard, j'ai compris; un enfant, nu-pieds, la menait sans doute, cette brouette; et moi, j'ai cherché la tête d'un homme à la hauteur ordinaire! Comprenez-vous cela... quand on a déjà dans l'esprit un frisson de surnaturel... une brouette qui court... toute seule !... quelle peur !...

\*\*\*

Il se tut une seconde, puis reprit:

– Tenez, monsieur, nous assistons à un spectacle curieux et terrible: cette invasion du choléra!

Vous sentez le phénol dont ces wagons sont empoisonnés, c'est qu'il est là quelque part.

Il faut voir Toulon en ce moment. Allez, on sent bien qu'il est là, Lui. Et ce n'est pas la peur d'une maladie qui affole ces gens. Le choléra c'est quatre chose, c'est l'Invisible, c'est un fléau d'autrefois, des temps passés, une sorte d'Esprit malfaisant, qui revient et qui nous étonne autant qu'il nous épouvante, car il appartient, semble-t-il, aux âges disparus.

Les médecins me font rire avec leur microbe. Ce n'est pas un insecte qui terrifie les hommes au point de les faire sauter par les fenêtres; c'est le *choléra*, l'être inexprimable et terrible venu du fond de l'Orient.

Traversez Toulon. On danse dans les rues. Pourquoi danser en ces jours de mort? On tire des feux d'artifices dans toute la campagne autour de la ville; on allume des feux de joie; des orchestres jouent des airs joyeux sur toutes les promenades publiques.

Pourquoi cette folie? C'est qu'il est là, c'est qu'on le brave, non pas le Microbe, mais le Choléra, et qu'on veut être crâne devant lui comme auprès d'un ennemi caché qui vous guette. C'est pour lui qu'on danse, qu'on rit, qu'on crie, qu'on allume ces feux, qu'on joue ces valse, pour lui, l'Esprit qui tue, et qu'on sent partout présent, invisible, menaçant, comme un de ces anciens génies du mal que conjuraient les prêtres barbares...

Levei muito tempo para me recompor, muito tempo. E fiz o resto do caminho com tal angústia na alma que o mais pequeno ruído me cortava o fôlego.

Diga, é um disparate? Mas que medo!

Reflectindo sobre o assunto, mais tarde, compreendi; uma criança, descalça, conduzia-o talvez, esse carrinho de mão; e eu procurei a cabeça de um homem de altura normal! Compreenda isto... quando já temos no espírito um estremecimento de sobrenatural... um carrinho de mão que corre... sozinho! Que medo!

\*\*\*

Calou-se durante um segundo, e depois retomou:

– Veja, Senhor, assistimos a um espectáculo curioso e terrível: a esta invasão da cólera!

Sente o fenol que envenena estas carruagens?. É porque Ela está por aqui algures.

É preciso olhar para Toulon nesta altura<sup>3</sup>. Vá lá, sentimos bem que ela está lá. E não é o medo de uma doença que aflige estas pessoas. A cólera é outra coisa, é o Invisível, é um flagelo de antigamente, dos tempos idos, uma espécie de Espírito malfeitor, que regressa e nos espanta tanto quanto nos assusta, visto que ele faz parte, ao que parece, de épocas já extintas.

Os médicos dão-me vontade de rir com o seu micróbio. Não é um insecto que aterroriza os homens ao ponto de os fazer saltar pelas janelas; é a cólera, o ser inexprimível e terrível vindo dos confins do Oriente.

Atravesse Toulon. Dança-se nas ruas. Porquê dançar nestes dias de morte? Lançam-se fogos de artifício em todos os campos em redor da vila; acendem-se fogueiras festivas; as orquestras tocam músicas alegres em todos os passeios públicos.

Porquê essa folia? É porque Ela está ali, é porque desafiam, não o Micróbio, mas sim a Cólera, e que querem fazer boa figura diante dela como diante de um inimigo oculto que nos observa. É para ela que se dança, que se ri, que se grita, que se acendem essas fogueiras, que se tocam valsas, para Ela, o Espírito que mata, e que se sente por toda a parte, invisível, ameaçador, como um desses antigos génios do mal que esconjuravam os padres bárbaros...

## Notas

- <sup>1</sup> Traduzido da versão francesa publicada pela primeira vez em *Le Figaro* de 25 de Julho de 1884. (N. da T.)
- <sup>2</sup> Maupassant teria conhecido Turgeniev em casa de Flaubert, em 1876. (N. da T.)
- <sup>3</sup> A cólera chegou a Toulon, trazida por um navio, em Junho de 1884, tendo chegado em Julho a Paris (N. da T.)